

1979

graves. Il a toréé (visiblement en manque d'entraînement actif) avec une souplesse agréable et souriante, une volonté de faire du mieux possible devant ces novillos capricieux. Intimidé au second, il se confia plus au cinquième dont il fit non pas un collaborateur mais un novillo docile sous sa muleta. Ceci à force d'invites répétées, de cites en douceur, de patience atteignant un certain « lié » dans les passes. Vuelta au second, oreille du cinquième.

Patrick VARIN eut à se battre contre « le » manso. Le bicho se débattit pour ne pas entrer dans la cape, sauta au cou du matador qui dut se dégager prestement. A la muleta ce fut une longue suite de demi (ou de quart) de passes indécisées que Patrick « aguanta » sereinement. Le sixième, plus lourd, fut le seul à trouver vraiment son maître en piste. Patrick le consentit et le domina. Ce furent quelques instants de toreo calme et classique, bien « mandé »... mais le public estival est pour le *rodillazo* et ne supporte pas le descabello. Aussi Patrick repartit avec la seule estime des aficionados, son toreo pur et clair n'ayant pas passé la rampe vacancière...

## Collioure (La Feria)

Une corrida de rejoneo avec les forcados en hors-d'œuvre et la feria de Collioure proposait pour ses dates de tradition — 15 et 16 août — deux novilladas, la première réservée à nos « espoirs », la seconde à un *mano a mano* entre piétons (Varin-Mendez) et cavaliers (Pellen-Jalabert).

Ceux qui ont boudé la novillada sans picadors ont raté une des plus ravigotantes après-midi de l'année... mieux que ce que l'on espérait. Les novillos de *Tardieu* n'étaient pas des mauviettes, loin de là. Bien découplés, avec des cornes larges et pointues (même celles du novillo toréé dans un style très apprécié par Roland Durand) les *Tardieu* se comportèrent en solides gaillards.

Julio ROMERO eut en partage le plus noble, à la charge longue et franche. Se prendrait-il (enfin) au sérieux ? Le jeune Romero nous gratifia d'une prestation que n'eût pas renié Paquirri novillero. Voilà du toreo aéré, bien balancé, avec un brin de piment sur la fin, mais conclu par une grande estocade. Les quatre jeunes Français seront d'ailleurs tous aussi bien à l'épée. Chacun d'eux tuera d'une épée entière bien engagée. Une oreille pour Jules et une autre pour Olivier PERVENCHON, un torero très attachant, au style personnel, avec des trouvailles inattendues et des recours élégants IGOR fut décontenancé à la cape par son adversaire, mais il se rattrapa à la muleta en nous alignant des naturelles magistrales. Une oreille également et deux pour Tino LOPEZ, un torero de soie aux gestes dont la douceur exquise cache une efficacité incontestable. Les chicuelinas de Tino... c'est Manolo Vazquez, impondérable, comme si la cape ne pesait plus rien...

Le lendemain, une novillada piquée proposait quatre novillos de *Litri* (portant le 7) d'allure pauvrette. Les deux derniers, assez lourds, mais d'encornure en abat-jour, d'un jeu triste et sans brio. Patrick VARIN coupa une oreille à chacun des *Litri* en toréant comme en *tienta*, sans essayer de briller. Du toreo bien modelé mais devant ces novillos sans caractère tout cela demeure assez terne. Avec Victor MENDEZ le ton change car c'est lui qui fait le spectacle. Il y a quelque chose de commun entre ce Portugais (qui s'est beaucoup affiné depuis un an) et Milian. Une soif de bravos, une insatiable envie de faire le

maximum, de prendre des risques... mêmes inutiles. Aux *quites* délicatement tournés de Patrick succédèrent les *largas* à genoux, les *quiebros* aux banderilles (dont un « aguanté » jusqu'à l'impossible), les *doblonos* puissants et une de ces allégresse qui qui nous fit oublier la mélancolique présence du novillo. Bousculé au dernier (coup de sabot sur la tempe), Mendez ne quitta jamais sa belle confiance et sa décision de briller. Deux oreilles à chaque fois, et sans vulgarité... Si Gérard PELLEN eut du fil à retordre avec ses jeunes montures rebelles, Luc JALABERT nous fit une démonstration à la Vidrié du meilleur cru. Plus torero qu'avant, avec un calme étonnant, il fut à la hauteur des meilleurs et tout spécialement dans les *quiebros*. Aussi s'explique-t-on assez mal la ladrerie soudaine de la présidence qui ne lui accorda qu'une oreille. Il en méritait deux (et pas des petites !).

D.A. VARGAS.

## Roquefort

### Milian, sur la lancée.

12 août. — Les *Guardiola Dominguez* furent un peu des colosses au pied d'argile. En effet, ces magnifiques cornupètes manquèrent de punch et de fond ; le troisième s'affala même, demeurant un bon moment « au tapis » pendant la faena. Le premier poussa en deux rencontres, le deuxième, n° 55, fut probablement le plus encastés (nous écrivons : probablement, car la présidence crut bon d'accéder à l'erroné désir du maestro (?) de changer le tiers après une pique magnifique prise et après que le bicho ait tourné plusieurs fois ses regards en direction du cheval pendant le *quite*). Le troisième prit une ration légère. Le quatrième fit chanter les étriers une première fois, s'échappa de la cape pour se projeter sur le cheval une seconde, mais rompit vite le contact, cape le sollicitant. Le cinquième, sorti en trombe ainsi que ses congénères, se révéla *mansote* en quatre rencontres avec la cavalerie, comme le sixième en deux. Total : « l'habit ne fait pas le moine ».

Mario TRIANA agit sagement en ne prenant pas l'alternative cette année. Et même, s'il continue à se montrer aussi timoré, aussi circonspect, il peut songer à embrasser une autre profession. Triana a l'art d'esquiver les questions, de ne pas affronter les difficultés... si bien qu'on ignore ce que valaient pour le torero l'un et l'autre de ses bichos. Il tua vite, avantage par sa taille, en perdant la muleta à son second... qu'il avait eu l'inconscience — ou l'impolitesse — de brinder à une dame, qu'il n'honora pas du moindre brin de *hombria*.

José AGUILAR GRANADA est l'autre vaincu de la journée. Au moins, tenta-t-il — en vain — de se hisser à la hauteur de son premier, abordé avec une velléité inconsistante qui se révéla aux yeux de tous à l'épée. Vuelta imméritée après six voyages. Le visage convulsé, bouleversant même — celui du novillero un temps vedette en train de perdre toutes espérances — témoigna de son désarroi devant son second qui ne demandait qu'à être consenti. Quatre voyages à l'épée, se profilant chaque fois en dehors des cornes. Trois descabellos. Et le désarroi du chef se reflétait jusque sur le faciès consterné du peon, Ortiz, lequel venait de tout faire avec cape et *banderilles* pour mener le toro dans les meilleures conditions.

Richard MILIAN donna à ses deux collègues une leçon : celle, fondamentale pour le reste de la *lidia* — qui commence, faut-il le rappeler après Gregorio Corrochano ?, avec le premier *capotazo* — de recevoir les toros, de canaliser, jambe pliée en

1979

avant, leurs fougueux premiers élans, de les assujétir sur le leurre. Ses véroniques terminées en *remate* maison pour accueillir le troisième furent superbes d'*aguante*, de précision, de coloris. Hélas ! le bicho baissa de pied rapidement : le *tercio* dut être écourté, le *quite* par orticinas se déroula au ralenti, et la première paire de banderilles, *al cuarteo*, résulta basse et à cornes passées ; suivirent, mais dans le terrain des barricades, deux *quiebros*, un de chaque côté. La faena montra les qualités (celui de « voir » rapidement : le toro se serrait à droite) et les défauts propres à Richard (celui de vouloir trop en faire... au point de mettre le bicho à plat) ; cependant le garçon se reprit, toréa doucement, enchaîna même sur la droite... mais força la dose par des *desplantes* hors de propos face à un tel podagre. Entrant sans décomposer les temps mais avec une foi sans faille, se jetant sur le garrot, passant le guichet à fond, il enferrera (comme à son second) l'épée, un peu contraire, jusqu'à la garde. Trois descabellos. Vuelta.

Après un second *tercio* quelconque (à cornes passées), mais très applaudi, le roussillonnais dessinera une faena légère au

suave dernier (aux cornes basses et un peu rentrées mais qui après lui avoir arraché d'une main le leurre, ce qui nous valut un dégagement ahurissant de *vista* et de serré par *larga* haute dorsale, lui déchirera la cape de bas en haut jusqu'à la colerette : *quite* ainsi curieusement instrumenté par chicuelinas à capote... dédoublé !), se complaisant à se faire frôler par les cornes, et qui chauffa les gradins mais qui à mon goût versa un peu trop dans la facilité... l'animal s'y prêtant. Deux oreilles après l'*estoconazo* de rigueur.

Je ne voudrais pas terminer ce compte rendu sans exprimer ma reconnaissance pour l'accueil personnel reçu de tous mes amis landais (qu'ils me pardonnent de ne pas les nommer : ils sont trop nombreux), à ce souci du détail, de la présentation du spectacle (par exemple, l'entrée en matière par les deux alguaciles, révélatrice de bon goût), enfin à la tenue du public roquefortais — qui ne siffle ni les picadors ni les descabellos — à l'attention qu'il porte aussi au fond des choses... fruit probable d'un atavisme terrien.

PAQUITO.

## La Feria biterroise

### Peu de toros, peu de toreros.

12 août, première corrida. — Bien présentés (290 kg. de moyenne) les toros de Juan Mari Pérez Tabernero étaient inégalement armés : mal le premier ; corrects les cinq autres quoique paraissant gentiment manipulés. Au moral ils firent un combat de demi-caste : chez ces toros de Salamanque il y avait un reste de bravoure chez les premier, second, quatrième et cinquième ainsi qu'un peu de noblesse chez les deuxième, cinquième et sixième. Aucun ne montra du tempérament. Les premier (*tardo*), second et cinquième étaient faibles de pattes ; le quatrième se montra *gazapón* durant la faena.

MANZANARES avait été mis au programme afin qu'il puisse se racheter de son insuccès de l'année dernière ; ce ne fut pas pire : ce fut aussi mauvais. Certes, le « torero de soie » eut en partage les deux toros les moins commodes de l'après-midi : un *tardo* et un *gazapón*. Il y a des défauts qui se corrigent, or José Maria n'essaya même pas partiellement. Il écouta deux broncas.

« NINO DE LA CAPEA » toréa à son habitude, c'est-à-dire toujours à la pointe de la muleta, sans jamais se croiser avec l'adversaire ; il tua habilement et la foule lui fit accorder une oreille à chacun de ses toros.

« NIMENO II » n'eut pas une grande journée mais il fut le plus sincère des trois maestros. Correct avec la cape et avec les banderilles, il termina sa première faena par une belle estocade : une des meilleures choses de la journée. Il toréa mieux le sixième ; citant plusieurs fois de face en naturelles il fut moins heureux avec l'épée et ce fut dommage.

Jean CAVAILLÈS.

### Le scandale des cavaliers.

13 août. — Le torero à cheval plaît ou ne plaît pas mais ce n'est pas un spectacle taumachique mineur ; on oublie qu'il a des règles précises et aussi qu'il a précédé dans l'histoire taurine le torero à pied.

On organise aujourd'hui une corrida de *rejoneo* avec n'importe quoi pour les toros et n'importe qui pour les cavaliers.

En ce lundi de la feria biterroise il y avait au programme six sardines soi-disant de Pérez de la Concha dont il vaut mieux ne pas parler. Devant ces bestioles Angel PERALTA ne fit rien de valable. Son frère Rafael fut mieux mais ne méritait pas deux oreilles pour un *rejón* certes efficace mais posé à la croupe. Le Portugais JORGE « figura » dans le spectacle. Le Français ZUCCARELLI fut lamentable. C'est le mot de la fin, le seul qui convienne.

Jean CAVAILLÈS.

### La peur devant la faiblesse.

15 août. — Six Salvador Domecq étaient opposés à Paquirri, Roberto Dominguez et Emilio Muñoz.

Les toros étaient bien présentés (290 kg. de moyenne), les armures étaient belles et paraissaient intactes ; la caste était parfaite mais il y avait là aussi (hélas !) la faiblesse physique, surtout chez les trois premiers et particulièrement le second. Tous allèrent bravement au cheval, le premier provoqua une chute spectaculaire.

PAQUIRRI fut bien avec le premier ; correct avec la cape et les banderilles pour une troisième paire excellente. La faena fut moyenne, le maestro toréant mi-partie pour les aficionados, mi-partie pour le public. Une belle estocade valait bien une oreille. Ce fut différent face au quatrième : après une *larga* à genoux très risquée, Paquirri dut sauter la barrière en catastrophe. C'était fini. Il fit assassiner le toro avec cinq ou six piques en *carrioca*. La faena (si l'on peut appeler ainsi quelques passes données de loin) se déroula dans le tumulte de la bronca et le matador tua mal.

Roberto DOMINGUEZ eut le mérite de la sincérité. Il eut le plus mauvais lot : un premier toro très faible qu'il sut garder debout, toréant avec calme pour améliorer un adversaire qui alla a más. Deux pinchazos et un descabello à toro vivant lui